# La Boétie ou une approche critique de la tyrannie

Quelques pistes thématiques :

## L’importance du thème du regard

Cette métaphore est à la fois omniprésente et ambiguë dans cette œuvre.

Tout d’abord, on peut considérer que ce discours est une façon d’offrir aux regards du lecteur une description juste et complète de la tyrannie. Néanmoins, la démarche est plus complexe qu’il n’y paraît : en effet, l’auteur montre à ses contemporains une réalité qu’ils refusent de voir.

La Boétie se retrouve donc dans une situation complexe face à sa démarche : est-ce suffisant de montrer ? Comment s’assurer que le regard porté sur les arguments et les démonstrations présentés ne sera pas défaillant, et sera donc capable de faire tomber le voile ? En effet, il est très difficile de mettre sous les yeux de quelqu’un une réalité qu’il refuse de voir -parce qu’elle contrecarre son narcissisme, ses intérêts, etc…

Par conséquent, les spécialistes de l’œuvre de La Boétie s’accordent à dire que le « Discours » est à la fois un miroir et une fenêtre. On comprend par exemple pourquoi l’auteur cite dans son texte l’anecdote de Momus : « Donc, Momes, le dieu moqueur, ne se moqua pas trop quand il trouva cela à redire en l’homme que Vulcain avait fait, de quoi il ne lui avait mis une petite fenêtre au cœur, afin que par là on put voir ses pensées. » page 132. La Boétie semble être pessimiste quant à la capacité de ses contemporains à voir et à agir : d’où peut-être ses références récurrentes à l’Antiquité. La vraie grandeur semble être révolue aux temps anciens et aux mythes…

## La tyrannie, exemple d’un pouvoir perverti

Ici La Boétie ne nous propose pas une analyse comparatiste entre différents types de régimes politiques : il montre, il donne à voir, les conséquences dramatiques de la domination d’un seul. Dans sa démarche, il distingue clairement deux catégories au sein de la masse de ceux qui subissent la tyrannie : la populace et les courtisans.

Tout d’abord le tyran s’emploie toujours à séduire les masses : le bas peuple, auquel La Boétie ne donne pas d’autre privilège que celui de chercher à satisfaire ses besoins vitaux et ses bas instincts.

Le « travail » de domination s’opère ici de plusieurs façons : le tyran installe tout d’abord son omnipotence sur la force de la coutume. « Il est vrai qu’au commencement on sert contraint et vaincu par la force ; mais ceux qui viennent après servent sans regret et font volontiers ce que leurs devanciers avaient fait par contrainte. C’est cela, que les hommes naissant sous le joug, et puis nourris et élevés dans le servage, sans regarder plus avant, se contentent de vivre comme ils sont nés, et ne pensent point avoir autre bien ni autre droit que ce qu’ils ont trouvé, ils prennent pour leur naturel l’état de leur naissance. » page 124

La coutume devient ainsi la seule référence, la donnée première, dont il est très difficile de s’écarter. La Boétie est subversif dans sa critique, et, il faut le souligner, d’autant plus que le christianisme considère la Monarchie de Droit Divin, comme un état naturel, justement. Ici, aucune référence à Dieu sur ce point. La légitimité du Roi n’est pas une donnée inaliénable.

Cette dimension religieuse, le tyran l’utilise clairement pour manipuler les foules, qui vont justement croire facilement à sa dimension divine et sacrée : la soumission du peuple va donc devenir une forme de dévotion. C’est cette dévotion que La Boétie dénonce ici, au nom justement d’un retour aux Evangiles, et à la vraie foi chrétienne, débarrassée de ces jeux de pouvoirs cupides que mettent en place les hommes par soif de domination.

Par ailleurs, le tyran sait flatter les foules, et leur octroyer toute sorte de plaisirs pour mieux les endormir et les dominer. Celui qui veut garder le pouvoir pour lui seul cherche à abêtir son peuple et à l’amollir par des passe-temps : ainsi l’exemple du roi Crésus : « on lui apporta nouvelles que les Sardains s’étaient révoltés ; il les eut bientôt réduits sous sa main ; mais, ne voulant pas ni mettre à sac une tant belle ville, ni être toujours en peine d’y tenir une armée pour la garder, il s’avisa d’un grand expédient pour s’en assurer : il y établit des bordeaux, des tavernes et jeux publics, et fit publier une ordonnance que les habitants eussent à en faire état. Il se trouva si bien de cette garnison que jamais plu contre les Lydiens il ne fallut tirer un coup d’épée. » page 136

« tous les peuples s’allèchent vitement à la servitude, par la moindre plume qu’on leur passe, comme l’on dit, devant la bouche. » page 137

Donc le tyran endort le peuple, et, dans le même temps, il s’emploie à charmer la cour.

Sa stratégie est claire, c’est celle du faux partage : faire croire aux membres de l’élite qu’ils participent à l’élaboration du pouvoir, alors que ce n’est pas le cas.

Le tyran encourage ainsi les passions néfastes que sont l’orgueil et la soif d’argent pour s’octroyer des complices. Ces aristocrates sont trop raffinés pour tomber dans la passivité facile du peuple : le tyran doit donc, pour ce qui les concerne, leur permettre de se projeter dans un futur d’enrichissement et de luxure toujours plus grands. Ce sont ceux-là que La Boétie nomme les « tyranneaux » : ils « s’amassent autour de lui et le soutiennent pour avoir part au butin. » page 147

Ces prédateurs avides de leurs proies ne mènent en rien une existence enviable, et d’ailleurs, bien souvent, ils périssent de la main du tyran lui-même : « Qu’on découvre toutes les anciennes histoires, qu’on regarde celles de notre souvenance, et on verra tout à plein combien est grand le nombre de ceux qui, ayant gagné par mauvais moyens l’oreille de princes, ayant ou employé leur mauvaistié ou abusé de leur simplesse, à la fin par ceux-là mêmes ont été anéantis et autant qu’ils y avaient trouvé facilité pour les élever, autant y ont-ils connu puis après d’inconstance pour les abattre. » pages 150-151

La Boétie porte un regard sans concession sur ces méprisables courtisans qui sont prêts à tout pour des faveurs : « cela est-ce vivre heureusement ? Cela s’appelle-t-il vivre ? (…) Quelle condition est plus misérable que de vivre ainsi, qu’on n’aie rien à soi, tenant d’autrui son aise, sa liberté, son corps et sa vie ? » page 149